



*50 000 KILOMÈTRES À PIED  
DE PROSPECTIONS PÉDOLOGIQUES  
EN AFRIQUE NOIRE !  
Albert FORGET  
1962 - 1979*

## I - RENCONTRE AVEC L'Orstom ET RAPPEL CHRONOLOGIQUE

*M. G. Bocquier, en poste au Centre de Dakar-Hann, que j'avais rencontré lors d'un passage à Niamey, est à l'origine de mes premières démarches avec le professeur Aubert en vue de mon admission comme technicien pédologue au sein de l'Orstom.*

*Ce n'est que le premier juillet 1962 que j'ai été recruté et accueilli dans les structures du Centre polyvalent de Bangui par M. Paul Quantin, alors pédologue en titre.*

*Je venais du Service de l'Agriculture du Niger où j'avais eu la responsabilité du sous-secteur de Gaya et de celui de Koulou que j'avais initialement dirigé ; c'est là que je devais pour la première fois côtoyer des agents de l'Orstom, MM. Dabin et Perraud, venus évaluer pédologiquement les terres de l'ancien périmètre rizicole de Koulou devenu par ailleurs inexploitable par suite des nombreuses ruptures de sa digue en terre de 11 kilomètres de longueur : brèches ouvertes par les fréquents passages des hippopotames.*

*Une étude pour la remise en état de la rizière était en cours ; je devais faire par la suite la connaissance de MM. Dubreuil, Brunet-Moret, Lefevre, Sabatier, Teissier et Leullieux. Ces deux derniers techniciens ont d'ailleurs séjourné à tour de rôle sur le site, en vue des études hydrologiques nécessaires à l'évaluation du débit des cours d'eau et des lignes de drainage aboutissant à cette cuvette, en fait le lit majeur du fleuve Niger.*

*A mon arrivée en Centrafrique, je devais être amené à travailler sur la station d'Agriculture de N'Goulinga dès septembre 1962, travaux exécutés en vue de l'extension des cultures mécanisées de coton ; puis à prospecter pour l'établissement d'une ferme pilote (Jeunesse pionnière-Cadres israéliens) au sud de la ville de Grimari.*

*Par la suite, je prospectai un périmètre de quatre mille ha d'un seul tenant pour la culture industrielle des hévéas et des palmiers à huile.*

*Travail classique, routinier s'il en fut ; il ne s'agissait pas encore là des grands layons journaliers qui nous attendaient dans nos équipées relatives aux différents degrés carrés sur lesquels j'ai eu à travailler ; tout juste une première approche des travaux qui nous étaient réservés.*

*L'ère des grandes randonnées, en ce qui me concerne, est apparue en 1964 lors de la prospection de la feuille de Bossangoa au 100.000e. Par la suite, s'ajouteront au cours des années qui viendront et sous la direction de plusieurs pédologues, Y. Boulvert notamment, mais aussi R. Jamet, A. Beaudou, B. Denis, J. Collinet :*

- les feuilles de Dekoa, Kouki, Crampel, Bangui, Bambari en r.c.a.
- celles de N'Jolé, N'Dendé et Franceville pour le Gabon ;
- celles de Beïnamar, ainsi que la vallée du Logone au Tchad.

*En 1970 j'arrivais au Togo, intégré au programme de cartographie de Paul Faure sur la coupure de la Kara et au nord de ce fleuve ; nous travaillions là au 50.000e, donnant une vision plus serrée de la réalité pédologique des lieux. En outre, la pénétration du milieu était facilitée par de nombreuses pistes pédestres aisément repérables sur photos aériennes, donc utilisables directement ; du coup, c'était la fin du layonnage pénible.*

*Il en sera de même lorsque sous la direction de M. Roland Ross, nous nous attaquerons à la cartographie des savanes en nous appuyant essentiellement sur une multiplicité d'études de séquences judicieusement positionnées. Mais le vent avait déjà tourné, le systématique et le ratissage méticuleux n'étaient plus vraiment de mise en cartographie (prospection s'entend) à l'Orstom.*

## II - MÉTHODES ET DÉROULEMENT DES PROSPECTIONS PÉDOLOGIQUES DANS LES ANNÉES 60-70

### *Le layonnage*

*Dans les années 62-70 la pédologie en r.c.a. était surtout orientée vers la cartographie à petite échelle. Nous faisons du 100 ou du 200.000e. Ce qui nécessitait beaucoup de déplacements et de longues marches à pied car les routes et les pistes véhiculables étaient loin d'être suffisantes pour comprendre la répartition des sols.*

*Il ne nous restait plus qu'à exploiter les sentiers repérables sur les photos aériennes. Mais dans la savane arbustive où la végétation colonisait le moindre recoin dès les premières pluies, ces sentiers se refermaient très vite et nous tombions souvent sur une impasse. Aussi la technique la plus sûre, celle qui nous permettait de nous rendre à un point donné avec certitude, était le layonnage.*

*Qu'entendait-on alors par layonnage ? Il s'agissait d'abord de tracer un itinéraire sur un fond topographique du périmètre à étudier et de choisir un point fixe ; l'appui à la route étant matérialisé le plus souvent à partir d'une rivière, jamais d'un village car en Afrique ceux-ci n'ont pas toujours un caractère permanent. Puis, on commençait à s'enfoncer dans la nature dans une direction donnée à l'aide de la boussole, ceci afin d'inventorier les terrains à prospector en dehors de sentiers mal orientés ou inexistant.*

*Dans le meilleur des cas si le kilométrage n'excédait pas 15 kilomètres, nous le faisons dans la journée, soit 30 km aller-retour dans les éboulis et la végétation ; ce qui n'était déjà pas si mal.*

*Lorsqu'il s'agissait de 25, 30, voire 40 km, nous partions à l'aventure pour deux, parfois trois jours, car il fallait revenir en décrivant les profils ; ce qui multipliait les distances par deux.*

*Le programme de layonnage était établi au bureau en fonction d'un certain nombre de critères qui devaient nous permettre de ratisser au plus juste tout en couvrant le maximum de terrain. Les photos aériennes nous aidaient beaucoup. Le relief, la végétation, une échancrure dans la galerie forestière devaient plus d'une fois nous faciliter contrôle et rectification éventuelle et nous remettre dans la bonne direction. Nous avions rarement la chance de tomber pile, ne serait-ce qu'au bout d'une dizaine de kilomètres, sur le point précis du passage projeté ; nos layons n'étaient pas matérialisés par une allée proprement nettoyée, impeccable en tous points, loin de là. Le temps manquait pour un tel ouvrage ; nous avançons, plutôt nous nous faufilions, marquant notre passage par quelques légers coups de machette aux arbustes gênants, entaillant superficiellement l'écorce des*

arbres, couchant mètre par mètre à l'aide d'un T de notre fabrication les hautes herbes (3 mètres à 3 mètres cinquante de la fin de la saison des pluies jusqu'en janvier-février, après le passage des feux de brousse).

A ce rythme de travail, les plus courageux craquaient rapidement et le retour n'était guère facilité par cette végétation imparfaitement plaquée au sol que nous reprenions à rebrousse poil.

Nous prenions l'azimut tous les 15 ou 20 mètres avec notre boussole sans appui spécial ; il fallait faire vite, avancer le plus rapidement possible, afin de mettre au travail les manœuvres qui creusaient les profils.

Nous avions en Centrafrique la possibilité d'utiliser une main d'œuvre nombreuse. Nous partions souvent avec 15 à 17 manœuvres qui, par groupes de deux, s'échelonnaient tout au long du layon, armés d'une pelle et d'une pioche creusant le profil qui leur avait été assigné au passage.

Après 13 heures, il devenait scabreux de demander à des manœuvres d'ouvrir une fosse de deux mètres de profondeur même à deux car le temps leur manquait pour effectuer un travail correct ; ils étaient d'ailleurs fourbus après 16 à 18 km de marche ininterrompue. Même si nous progressions lentement, nous ne nous arrêtions que pour placer une équipe afin de creuser un profil. Certes, au passage des marigots, il était bien tentant de s'arrêter un moment à l'ombre de la galerie forestière qui l'encadrait, de se baigner si l'eau était limpide et suffisamment abondante.

Pourtant, l'expérience me l'a appris, s'arrêter était mortel, et la remise en route problématique face à la tentation de prolonger ce temps béni ; aussi franchissions-nous les marigots assez rapidement pour attaquer sur la rive adverse et poursuivre notre chemin ; même à midi, l'arrêt était proscrit.

Le but à atteindre était, si possible, un marigot d'assez grande importance à 16 ou 18 km de notre point de départ ; c'est là seulement que nous avions le droit de goûter un arrêt mérité.

Le retour à ce campement rudimentaire près du marigot s'amorçait en fin de journée, souvent par groupe de deux ; les terrassiers nous rejoignaient lorsque le profil était creusé.

*J'appréhendais ces retours, surtout lorsqu'ils étaient tardifs. J'étais en effet le premier et le seul visé ; on me reprochait d'être allé trop loin (vous nous avez fait faire quarante kilomètres), d'avoir positionné les gars sur un emplacement trop dur (niveau gravillonnaire), de m'être arrêté à un marigot asséché où il ne restait que quelques flaques d'eau (fin de la saison sèche) etc... Bien des insultes pleuvaient sur moi, beaucoup ne me touchaient guère car elles étaient en langue vernaculaire, mais j'en percevais bien le sens, les tonalités verbales et les gestes qui les accompagnaient. De toute façon, je feignais d'ignorer ce qui se disait ; mais dans mon for intérieur, j'en souffrais sérieusement et plus encore lorsqu'une équipe ne nous rejoignait que le lendemain (ayant dû dormir en route, surprise par la nuit) et s'entendait dire que nous l'attendions pour repartir.*

*L'eau au marigot était appréciée : cuisine, baignade, lessive etc... Si la nourriture était substantielle, le moral revenait vite. Bien souvent dans leur imprévoyance, dès le deuxième soir, les réserves personnelles étaient épuisées et les lamentations reprenaient.*

*Il n'est pas étonnant qu'un mécontentement latent existât ; la prospection pédologique n'était pas en effet une partie de plaisir, une virée touristique ; cela représentait beaucoup de fatigue, beaucoup d'efforts à fournir pour un salaire modeste, encore qu'à l'Orstom nous pratiquions un taux de rétribution légèrement supérieur au tarif national.*

*L'attrait du fusil de chasse fut longtemps un alibi de poids pour obtenir plus facilement la main d'œuvre que nous recherchions, l'espoir de faire bombance avec le gibier abattu étant une force attractive d'importance.*

*Personnellement je n'ai pratiquement pas eu dans mes équipes l'arme souhaitée, sauf à sept ou huit reprises. Il fallait alors affecter un manœuvre à la mission de chasseur, sinon il était impossible de travailler ; au moindre coup de feu entendu, l'équipe entière disparaissait pendant une ou deux heures pour déplorer en définitive que le chasseur malheureux n'ait réussi qu'à déplumer une pintade. Si un coup heureux se produisait, autant dire que la journée entière en dépendait. C'est pourquoi j'ai*

toujours été hostile au port d'armes sur les layons. Le calibre 16 que nous avions à Libreville a d'ailleurs terminé ses jours en servant au matraquage d'une portée de jeunes phacochères fourrageant les jambes du chasseur à la poursuite de leur mère ; la surprise aidant, c'est la crosse et non le canon qui fut sollicitée avec le dénouement que chacun devine : la réparation ne fut jamais faite.

Par la suite dans de très nombreux pays, la chasse fut interdite et le port d'arme proscrit ; je devais m'en réjouir, mais ces mesures ne nous aidaient guère pour le recrutement de nos manœuvres.

La durée du travail sur le layon était naturellement fonction de sa longueur et des difficultés de pénétration, souvent trois jours, donc deux nuits au clair de lune.

La durée des missions dépassait rarement un mois consécutif ; le plus souvent nous avons adopté le rythme de trois semaines de brousse et huit jours au Centre, temps que nous utilisions à la préparation d'une nouvelle tournée : étude des cartes, photos aériennes, achats divers, réparations du matériel, réapprovisionnement de la caisse popote, ainsi qu'au dépouillement et à la mise au propre des données recueillies au cours de la tournée, à la préparation des échantillons prélevés pour le laboratoire, etc...

Dans les pays à une seule saison des pluies, cas de la r.c.a., plus tard du Tchad, du nord du Togo, nous restions sur le Centre de fin juin à début octobre mais rien n'était immuable dans ce domaine ; les prospections pédologiques centrafricaines, effectuées à la demande d'une personnalité qui recherchait des sols à riz pluvial, ont été menées en plein mois d'août et septembre et sous des averses dégoulinantes ; ceci afin de ne pas perturber le programme cartographique Orstom.

Là, j'avoue que le cœur n'y était pas, ce qui par la suite s'avérera nécessaire (Gabon), puisqu'il pleuvait pratiquement toute l'année.

Ces temps de répit s'imposaient d'ailleurs pour faire le point des travaux de terrain réalisés : études des résultats d'analyses, dressage de la carte de la région prospectée, et évidemment préparation de la nouvelle campagne.

*Le matériel et la nourriture*

*Au camp de base localisé près de la route, une toile de tente style Manufrance de l'époque dont nous ôtions le compartimentage intérieur, afin de disposer d'une surface maximale de rangement du matériel et d'habitabilité : un lit ramy ou picot, une caisse popote, un réchaud et une lampe que nous allons retrouver sur le layon.*

*Sur le layon (au bout de deux ans, j'avais fini par m'offrir sur mes deniers personnels une petite tente canadienne, avec un lit en toile reposant sur des arceaux ; c'était léger, donc facile à transporter), deux filtres Esser pour le renouvellement de l'eau au marigot chaque soir : provision de boisson pour le lendemain, une cuvette plastique, un seau, un jerrican de dix litres, un réchaud à pétrole au début, à gaz par la suite, une lampe à gaz, une lampe torche, quelques boites de conserves pour le ravitaillement : cassoulet, saucisses aux lentilles, bœuf bourguignon, pâtés divers, sardines, choucroute, etc... jusqu'au jour où il nous devenait difficile de les supporter.*

*Les manœuvres, recrutés aux villages les plus proches à nos retours de prospection, rentraient dormir chez eux et revenaient pour une nouvelle virée le lendemain matin. Sur le layon, les gars dormaient parfois sur une natte ou un lit d'herbe près d'un feu de bois, très près même, au risque de s'y brûler les vêtements ; s'ils s'étaient allongés par terre sans précaution, il arrivait de les retrouver le lendemain matin à demi dévorés par les termites. Pour toit, le ciel évidemment ; au Gabon nous avions une bâche à leur disposition, mais c'était des kilos en plus à porter et aucun manœuvre n'acceptait de se charger d'un supplément de bagage.*

*Pour nourriture, le classique Chicouangue centrafricain ou farine de manioc, la boîte de Pilchard, ailleurs la boule de mil ; mais partout pratiquement jamais de viande ou alors celle qu'ils pouvaient récolter en traçant le layon.*

### *L'habillement*

*Le short bien pratique n'a pas été bien longtemps à l'honneur sur nos layons ; la savane comme la forêt ne nous ménageaient pas les égratignures ; les plaies ouvertes étaient plus ou moins fréquentes, nous attrapions les fameux crocos de r.c.a.. et nous nous en souvenions longtemps. Le pantalon s'imposait donc, chemisette, chapeau de brousse ; l'imperméable n'était pas superflu au Gabon. Aux pieds, la paire de pataugas ; ces brodequins de toile me convenaient parfaitement, la semelle pouvait sous l'action du soleil, des graviers de quartz et des gravillons ferrugineux en zone sahélienne, tenir de cent à cent vingt jours ; dans la forêt gabonaise, humide à souhait, la toile ne résistait pas plus de soixante jours ; par contre la semelle était pratiquement intacte.*

*La chaussure de cuir protégeait mieux le pied, mais durcissait et craquelait sous l'action de l'eau ; le pied étant mal aéré, des échauffements s'ensuivaient avec, en corollaire, ampoules et plaies.*

### *La halte aux marigots*

*Nous aimions bien camper près d'un beau marigot ; lorsque nous en avions la possibilité, nous n'hésitions pas. Tout le monde respirait à la vue de la galerie forestière annonciatrice de la rivière. Les bagages étaient vite posés sur la rive, chacun cherchait l'emplacement convenable pour passer la nuit. Normalement avec deux manœuvres, je faisais partie de l'équipe d'avant garde et profitais ainsi de la présence de ces deux hommes pour installer notre campement dans l'attente des terrassiers qui continuaient leur besogne sur le transect.*

*Pourtant j'ai très souvent insisté à l'approche de la rivière pour exiger de mes hommes de la traverser et nous installer sur la rive adverse ; je connaissais trop les difficultés qu'il y avait à se mettre à l'eau le lendemain matin, souvent jusqu'à la ceinture. Ce supplément d'effort nous assurait une meilleure reprise du travail le lendemain.*

*Je me souviens d'un campement en forêt gabonaise où les manœuvres ont refusé systématiquement de s'installer pour le lendemain matin en position de départ sur l'autre rive ; ils étaient trop éreintés, disaient-ils ; comme l'orage menaçait, ils m'avaient promis, si la pluie se manifestait, de traverser à la première alerte sachant que le niveau des eaux monterait très vite, risquant de nous bloquer pour une ou deux journées.*

*Ce que j'appréhendais devait se produire ; à une heure du matin, dans le fracas du tonnerre, sous une pluie diluvienne et dans l'obscurité percée seulement par les éclairs, nous avons dû franchir en catastrophe la rivière et nous installer sur la rive opposée. A l'inventaire, il manquait deux pioches et un piochon de pédologie ; la montée rapide du marigot ne nous permettant plus d'aller les récupérer deux heures après.*

*Vider les fosses à l'aide de seaux, c'était ce qui nous attendait sur le retour pour décrire au mieux les profils dans cette bouillie gluante ; nous n'étions pas, à l'issue d'un tel exercice, bons à prendre avec des pincettes.*

#### *Les rencontres et les surprises*

*Les attaques de magnans vous délogent à coup sûr si l'envie leur chante de tracer leur chemin au beau milieu de votre toile de tente. J'ai vécu cela en pleine nuit, une boîte de conserve parfaitement nettoyée avait été déposée à quelques mètres de là.*

*La rencontre des colonies de guêpes accrochées aux arbustes, rendez-vous qui n'avait rien de folichon, sauf pour les copains qui s'en payaient à gorges déployées de vous voir vous débattre sous le dard de ces hyménoptères ; on se serait bien gardé de vous prévenir du danger si on l'avait découvert, le but étant alors de rire un bon coup.*

*La chute dans les fosses à fauves, astucieusement camouflées sous un tapis d'herbe sèche, alors que des piquets effilés vous attendent pour vous embrocher à deux mètres de profondeur.*

*Les pièges à gros gibiers tendus sur les sentiers, armés de fortes mâchoires métalliques dont il fallait savoir se protéger ; personnellement, je m'en suis sorti honorablement grâce à une solide paire de brodequins en cuir.*

*Ne parlons pas des serpents, tiques, moustiques, abeilles, mouches tsé-tsé, mélipodes etc... lot classique de la gent animalière africaine rencontrée sur les circuits de tous les prospecteurs avec des fortunes diverses selon les lieux géographiques.*

*Mais il y eut aussi pour les équipes d'inventaire que je dirigeais d'autres avatars : le nez à nez avec les buffles en pleine savane à plus de vingt-cinq kilomètres de la route ; la panthère de passage ; les éléphants aux rendez-vous des transects au Gabon et au Tchad ; les pythons croulant sous les herbes sèches, piétinés qu'ils étaient par les manœuvres s'enfonçant dans la brousse ou digérant paisiblement sur une piste pédestre au Gabon.*

*Il y eut aussi le franchissement des marigots en crue dans la forêt gabonaise à l'aide de lianes tendues au travers de la rivière pour éviter d'être entraînés par le courant ; ou bien à califourchon sur un arbre couché en travers du courant, mais bien trop glissant pour pouvoir s'y tenir debout.*

*Le blocage des équipes dans les savanes sèches, face à des fourrés impénétrables d'Acacia ataxacantha. Devant ces épineux, la progression devenait quasi-nulle et pouvait nous retarder une bonne demi-journée, car il n'était pas toujours possible de les contourner.*

*Le face à face avec les feux de brousse ; lorsque les hautes herbes étaient sèches, la moindre allumette craquée et tout s'embrasait sous la poussée des vents. Le feu ainsi activé m'a surpris, au moins deux fois, en position critique.*

*Deux solutions s'offraient à nous : regagner rapidement la galerie forestière la plus proche espérant que le feu ne la traverserait pas. Si le temps matériel ne le permettait pas, créer un contre-feu à nos pieds pour dégager au plus vite une zone consumée qui nous servirait de refuge et s'opposerait à la progression des flammes.*

#### *Le kilométrage layonné*

*On m'a souvent demandé d'évaluer le kilométrage de layons que j'ai effectué au cours de mes prospections pédologiques ; ces lignes sont une réponse à cette demande. Honnêtement, il m'est absolument impossible de recenser tous les itinéraires à mon actif ; ils sont bien trop nombreux et*

remontent pour certains à plus de vingt-cinq ans ; en outre, je ne les ai pas tous répertoriés. Une évaluation approximative du kilométrage doit pouvoir se faire compte tenu du nombre de jours de déplacements, en estimant à une moyenne non exagérée de dix-huit kilomètres par jour sur cent quatre vingts jours, soit annuellement environ trois mille deux cent quarante kilomètres, à multiplier par une quinzaine d'années pleines, ce qui donne au total quarante-huit mille six cents kilomètres : en République Centrafricaine pour une bonne moitié, le reste se répartissant sur le Gabon, le Tchad, le Congo et le Togo.

Depuis 1979, les marches sont bien moins importantes, la pénétration des espaces togolais bien facilitée par les nombreuses cultures qui s'y font, ouvrant par là même d'abondantes pistes pédestres, parfois utilisables à vélomoteur. De bonnes photos aériennes permettent de les utiliser sans crainte, le repérage étant alors possible.

#### *Évocation de trois transects*

Au risque de me répéter, aucun relevé de l'ensemble de mes layons n'existe. Par contre certains m'ont marqué plus particulièrement ; je peux en parler plus longuement. Mais d'abord une précision qui a son importance : dans un souci de justice, d'équité, et de correction pour leur ménager au maximum fatigue, marche et retour rapide au campement à l'issue de leur travail, les équipiers restaient pendant toute la durée de la mission sous le même numéro d'ordre et toujours avec les mêmes personnes ; nous avions le plus souvent huit équipes : la première étant un jour sur deux la plus proche du campement, les cinquièmes et sixièmes toujours à mi-chemin mais jamais aux extrémités ; bien entendu lorsqu'il s'agissait d'un transect journalier, car sur les parcours de plusieurs jours le retour au campement c'était le marigot à quelques kilomètres vers l'avant ; malgré tout il pouvait y avoir un attrait marqué pour ne pas être chaque jour la première équipe à creuser et donc la plus éloignée du point de retour. Un autre avantage résidait dans le fait que de cette façon personne ne choisissait son emplacement de fosse à creuser, ce qui aurait pu créer des jalousies.

*Mon layon le plus long, à Marli en r.c.a. : soixante kilomètres se décomposant en deux segments : un premier de quarante kilomètres butant sur un marigot important ; le second en perpendiculaire sur le premier et à vingt cinq km de la route nationale ; l'aller-retour représentait donc la bagatelle de cent trente km.*

*Cet itinéraire, comme c'était à prévoir, ne s'est pas fait sans histoires. La palabre devait débiter à mi-chemin ; le manque de nourriture se faisait déjà sentir, la fatigue aussi, car nous avions derrière nous cinq jours de marche. J'ai vu alors s'entasser pêle-mêle pelles et pioches et l'équipe se disperser en maugréant bruyamment vers le chemin du retour. Il a fallu faire preuve de beaucoup de sang froid, palabrer allégrement durant près de deux heures, menacer des foudres préfectorales (qui n'avaient rien à y voir), pour remettre les équipes en route et convaincre le personnel de continuer.*

*Nous avons pu finalement terminer avec une seule défection, mais je n'irais pas jusqu'à assurer que le travail qui s'ensuivit fut de première qualité. J'étais tout de même conscient que je demandais beaucoup à des gens qui n'avaient plus à se mettre sous la dent que les maigres poissons qu'ils capturaient le soir au marigot et les racines filiformes et fibreuses d'asperges sauvages.*

*Je ne suis jamais reparti sur un transect aussi long. Certes avec des hommes aussi imprévoyants et aussi démunis d'argent (bien qu'une avance avait été consentie au départ), il aurait fallu constituer une petite colonne de ravitaillement qui nous aurait rejoint à mi-chemin ; c'était obligatoirement avancer des fonds auprès de personnes non-connues, avec le risque de ne jamais les revoir.*

*Sur la coupure de Bambari r.c.a., j'ai aussi dû palabrer un jour, mais en vain, la défection ayant été totale ; devant des fourrés épineux impénétrables, pelles et pioches à nouveau ont vite été entassées, et je me suis retrouvé seul de mon bord ; j'avais bien un chef d'équipe, mais il était plus enclin à souscrire aux désirs du personnel qu'au mien.*

*Cette fois j'ai dû transiger en leur demandant de ramener au moins au campement par la route le matériel de prospection : je me voyais mal en effet à récupérer en plus de mon matériel propre, sacoche, cartes, photos aériennes etc..., les pelles, machettes et pioches ; d'autant que nous étions là aussi à plus de vingt-cinq kilomètres du campement de base.*

*Et maintenant la plus longue marche journalière, toujours en r.c.a. Au sud de Crampel, face à des impératifs de temps, une dernière section de layon devait m'amener à couvrir quarante-deux kilomètres dans la journée en aller-retour, distance facilement contrôlable, le parcours étant positionné entre deux marigots. L'accueil à mi-chemin fut d'ailleurs sympathique ; un troupeau d'une trentaine de cobs de Buffon nous narguait de l'autre côté de la rivière, mais mettait une note de gaieté dans cet environnement champêtre.*

*Pour nous la route n'était qu'à moitié faite ; il faisait nuit lorsque nous avons retrouvé le campement.*

*Je n'ai jamais recommencé l'expérience ; c'était le double de ce que nous étions raisonnablement capables de faire.*

### *Remerciements*

*Je ne voudrais pas clore ce récit sans y associer la bonne douzaine de pédologues qui ont dirigé ces travaux d'inventaire ; ils ont souvent dû eux-mêmes arpenter, d'Est en Ouest et du Nord au Sud, les cartes qu'ils avaient à dresser et connaître les mêmes aventures.*

*Que ceux d'entre eux qui liront ces lignes soient assurés de mes remerciements et de mon entière reconnaissance pour les moments passés ensemble ; bien des souvenirs de ces jours, pour certains déjà lointains, ont rejailli dans ma mémoire.*

*A tous mes compagnons de layonnage sans exception, qui ont œuvré sous mes ordres, je voudrais dire combien je comprenais souvent leur comportement devant les exigences de travail qu'ensemble nous avions à faire, évidemment avec une optique diverse. Qu'ils me pardonnent de les avoir parfois bousculés ; il n'était guère possible de faire autrement.*

*Qu'ils sachent que sans leur ardeur, leur dévouement et leur efficacité, cette dure mais merveilleuse vie de brousse n'aurait pu permettre la réalisation de toutes ces missions et que, sans eux, rien n'aurait été fait. Qu'ils en soient remerciés.*

*Mes dernières pensées iront à Marie-Thérèse ma femme, à mes enfants Anne et Camille qui ont eu à souffrir de mes longues absences.*

### *Conclusion*

*Les temps ont bien changé ; il n'est plus de mise aujourd'hui de procéder de cette manière : trimer dans la nature inhospitalière pour inventorier les sols. La plupart des jeunes pédologues actuellement voient les choses autrement, leurs critiques ne manquent pas ; peut-être certaines sont-elles justifiées, mais l'approche du milieu ne se fait sûrement pas en salle climatisée ; la télédétection, aussi intéressante soit-elle, laisse bien des coins d'ombre et la conscience professionnelle conduit plus d'une fois à procéder à une reconnaissance visuelle.*

*Qu'ils soient donc indulgents pour leurs devanciers, qui n'avaient pas d'autres choix et d'autres ordres pour faire ce qu'ils ont fait ; avec de bien maigres moyens et des frais de déplacements à l'époque dérisoires et donc peu incitatifs.*

*Qu'ils n'oublient pas non plus qu'ils sont en train de se faire doubler à leur tour par une génération montante qui saura aussi les devancer.*